

Y'en a ras-le-viol !

Des femmes
parlent
du viol

Textes de Virginie Despentes (2006),
Emmanuèle (1970)
et Gail Pheterson (1984)

IMPOSSIBLE DE VIOLER CETTE FEMME PLEINE DE VICE

(Trust : Antisocial)

Virginie Despentes
in *King Kong Théorie*, 2006

Juillet 86, j'ai 17 ans. On est deux filles, en minijupes, je porte des collants rayés et des converses basses rouges.

On revient de Londres, où on a dépensé en disques, teintures et divers accessoires cloutés tout l'argent qu'on avait en stock, donc plus une thune pour le voyage retour.

On galère pour rejoindre Calais en stop, ça nous prend toute la journée, puis pour payer le ferry en faisant la manche directement à côté des guichets, quand on arrive à Calais la nuit est déjà bien tombée.

Pendant la traversée on a cherché des gens en voiture qui nous rapprocheraient.

Des Italiens plutôt beaux, qui fument de l'herbe, nous conduisent jusqu'aux portes de Paris. On se retrouve en pleine nuit à une station essence, quelque part sur le périphérique.

On décide d'attendre que le jour se lève et les routiers avec, pour trouver un camion qui irait direct sur Nancy.

On traîne sur le parking, dans le magasin, il ne fait pas tellement froid.

Voiture de trois lascars, blancs, typiques banlieusards de l'époque, bières, pétards, il est question de Renaud, le chanteur. Comme ils sont trois, dans un premier temps, on refuse de monter avec eux. Ils se donnent

la peine d'être vraiment sympas, faire des blagues et discuter. Ils nous convainquent que c'est vraiment trop bête d'attendre à l'ouest de Paris alors qu'ils pourraient nous dropper à l'est, là où se sera plus facile de trouver quelqu'un. Et on monte dans la voiture. Des deux filles, je suis celle qui a le plus bourlingué, la plus grande, celle qui décide qu'on peut y aller. Au moment où les portières claquent, cependant, on sait déjà que c'est une connerie. Mais au lieu de hurler «on descend» les quelques mètres où il est encore temps, on se dit chacune dans notre coin qu'il faut arrêter de paranoier et de voir des violeurs partout. Ça fait plus d'une heure qu'on parle avec eux, ils ont juste l'air branleurs, amusants, vraiment pas agressifs. Cette proximité, depuis, parmi les choses indélébiles : corps d'hommes dans un lieu clos où l'on est enfermées, avec eux, mais pas semblables, avec nos corps de femmes. Jamais en sécurité, jamais les mêmes qu'eux. Nous sommes du sexe de la peur, de l'humiliation, le sexe étranger. C'est sur cette exclusion de nos corps que se construisent les virilités, leur fameuse solidarité masculine, c'est dans ce moment qu'elle se noue. Un pacte reposant sur notre infériorité. Leurs rires de mecs, entre eux, le rire du plus fort, en nombre. Pendant que ça se passe, ils font semblant de ne pas savoir exactement ce qui se passe. Parcequ'on est en minijupe, une cheveux verts, une cheveux oranges, forcément, on «baise comme des lapins», donc le viol en train de se commettre n'en est pas tout à fait un. Comme la plupart des viols, j'imagine,

J'imagine que, depuis, aucun de ces trois types ne s'identifie comme violeurs. Car ce qu'ils ont fait, eux, c'est autre chose. À trois avec un fusil contre deux filles qu'ils ont cognées jusqu'à les faire saigner : pas du viol. La preuve : si vraiment on avait tenu à ne pas se faire violer, on aurait préféré mourir, ou on aurait réussi à les tuer. Celles à qui ça arrive, du point de vue des agresseurs, d'une manière ou d'une autre ils s'arrangent pour le croire, tant qu'elles s'en sortent vivantes, c'est que ça ne leur déplaisait pas tant que ça. C'est la seule explication que j'ai trouvée à ce paradoxe : dès la publication de *Baise-moi*, je rencontre des femmes qui viennent me raconter «j'ai été violée, à tel âge, dans telles circonstances». Ça se répétait au point d'en être dérangeant, et dans un premier temps, je me suis demandée si elles mentaient. C'est dans notre culture, dès la Bible et l'histoire de Joseph en Egypte, la parole de la femme qui accuse l'homme de viol est d'abord mise en doute. Puis j'ai fini par admettre : ça arrive tout le temps. Voilà un acte fédérateur, qui connecte toutes les classes, sociales, d'âges, de beautés et même de caractères. Alors, comment expliquer qu'on entende presque jamais la partie adverse : «j'ai violé Untelle, tel jour, dans telles circonstances» ? Parce que les hommes continuent de faire ce que les femmes ont appris à faire pendant des siècles : appeler ça autrement, broder, s'arranger, surtout ne pas utiliser le mot pour décrire ce qu'ils ont fait. Ils ont «un peu forcé» une fille, ils ont un «peu déconné», elle était «trop bourrée» ou bien c'était une nymphomane qui faisait semblant de ne pas vouloir : mais si ça a pu

se faire, c'est qu'au fond la fille était consentante. Qu'il y ait besoin de la frapper, de la menacer, de s'y prendre à plusieurs pour la contraindre et qu'elle chiale avant pendant et après n'y change rien : dans la plupart des cas, le violeur s'arrange avec sa conscience, il n'y a pas eu de viol, juste une salope qui ne s'assume pas et qu'il a suffi de savoir convaincre. À moins que ça ne soit difficile à porter, aussi, de l'autre côté. On n'en sait rien, ils n'en parlent pas. Il n'y a vraiment que les psychopathes graves, violeurs en série qui découpent les chattes à coups de tessons de bouteilles, ou pédophiles s'attaquant aux petites filles, qu'on identifie en prison. Car les hommes condamnent le viol. Ce qu'ils pratiquent, c'est toujours autre chose. On dit souvent que le porno augmente le nombre de viols. Hypocrite et absurde. Comme si l'agression sexuelle était une invention récente, et qu'il faille l'introduire dans les esprits par des films. En revanche, que les mâles français ne soient pas partis à la guerre depuis les années 60 et l'Algérie augmente certainement les viols «civils». La vie militaire était une occasion régulière de pratiquer le viol collectif, «pour la bonne cause». C'est d'abord une stratégie guerrière, qui participe à la virilisation du groupe qui la commet tandis qu'il affaiblit en l'hybridant le groupe adverse, et ce depuis que les guerres de conquêtes existent. Qu'on cesse de vouloir nous faire croire que la violence sexuelle à l'encontre des femmes est un phénomène récent, ou propre à un groupe quelconque. Les premières années, on a évité d'en parler. Trois ans plus tard, sur les pentes de la Croix Rousse,

une fille que j'aime beaucoup se fait violer chez elle, sur la table de la cuisine, par un type qui l'a suivie depuis la rue. Le jour où je l'apprend, je travaille dans un petit magasin de disques, *Attaque Sonore*, dans le vieux Lyon. Superbe temps, soleil, grande lumière d'été le long des murs des rues étroites de la vieille ville, vieilles pierres de tailles polies, dans les blancs jaunis et orangés. Les quais de Saône, le pont, les façades des maisons. Ça m'a toujours tapée comme c'était beau, et ce jour particulièrement. Le viol ne trouble aucune tranquillité, c'est déjà contenu dans la ville. J'ai fermé le magasin et je suis partie marcher.

Ça m'a plus révoltée que quand ça nous était arrivé directement.

J'ai compris à travers son histoire à elle que c'était quelque chose qu'on attrapait et dont on ne se défaisait plus. Inoculé.

Jusque-là, je m'étais dit que j'avais bien encaissé, que j'avais la peau dure et autre chose à foutre dans la vie que laisser trois ploucs me traumatiser. Ce n'est qu'en observant à quel point j'assimilais son viol à un événement après lequel rien ne sera jamais plus comme avant, que j'ai accepté d'entendre, par ricochet, ce que je ressentais pour nous-mêmes.

Blessure de guerre qui doit se jouer dans le silence et l'obscurité.

J'avais 20 ans quand ça lui est arrivé, je ne tenais pas à ce qu'on me parle féminisme. Pas assez punk-rock, trop bon esprit. Après son agression, je me suis ravisée et j'ai participé à un week-end de formation d'écoute de *Stop Viol*, une permanence téléphonique, pour parler suite à une agression, ou prendre des renseignements juridiques.

Ça avait à peine commencé que déjà je râlais dans mon coin: pourquoi on conseillera à qui que ce soit d'aller porter plainte ? Aller chez les keufs, à part pour faire marcher une assurance, j'avais du mal à voir l'intérêt.

Se déclarer victime d'un viol dans un commissariat, je pensais instinctivement que c'était se remettre en danger. La loi des flics, c'est celle des hommes. Puis une intervenante a expliqué : «La plupart du temps, une femme qui parle de son viol commencera par l'appeler autrement.» Intérieurement, toujours, je renâcle : «n'importe quoi.»

Voilà qui me semble être de la plus haute improbabilité : pourquoi elles ne diraient pas ce mot, et qu'est-ce qu'elle en sait, celle qui parle ?

Elle croit qu'on se ressemble toutes, peut-être ? Soudain je me freine toute seule dans mon élan : qu'est-ce que j'ai fait, moi, jusque-là ?

Les rares fois – le plus souvent bien bourrée – où j'ai voulu en parler, est-ce que j'ai dit le mot ? Jamais.

Les rares fois où j'ai cherché raconter ce truc, j'ai contourné le mot «viol» : «agressée», «embrouillée», «se faire serrer», «une galère», whatever...

C'est que tant qu'elle ne porte pas son nom, l'agression perd sa spécificité, peut se confondre avec d'autres agressions, comme se faire braquer, embarquer par les flics, garder à vue, ou tabasser. Cette stratégie de la myopie a son utilité. Car, du moment qu'on appelle son viol un viol, c'est tout l'appareil de surveillance des femmes qui se met en branle : tu veux que ça se sache, ce qui t'est arrivé ?

Tu veux que tout le monde te voie comme une femme à qui c'est arrivé ? Et, de toutes façons, comment peux-tu

4 en être sortie vivante, sans être

une salope patentée ? Une femme qui tiendrait à sa dignité aurait préféré se faire tuer. Ma survie, elle-même, est une preuve qui parle contre moi. Le fait d'être plus terrorisée à l'idée d'être tuée que traumatisée par les coups de reins de trois connards, apparaissait comme une chose monstrueuse: je n'en avais jamais entendu parler nulle part. Heureusement qu'étant punkette praticante, ma pureté de femme de bien, je pouvais m'en passer. Car il faut être traumatisée d'un viol, il y a une série de marques visibles qu'il faut respecter : peur des hommes, de la nuit, de l'autonomie, dégoût du sexe et autres joyeusetés. On te le répète sur tous les tons : c'est grave, c'est un crime, les hommes qui t'aiment, s'ils le savent, ça va les rendre fous de douleur et de rage (c'est aussi un dialogue privé, le viol, où un homme déclare aux autres hommes: je baise vos femmes à l'arraché). Mais le conseil le plus raisonnable, pour tout un tas de raison, reste «garde ça pour toi». Etouffe, donc, entre les deux injonctions. Crève, salope, comme on dit. Alors le mot est évité. À cause de tout ce qu'il recouvre. Dans le camp des agressées, comme chez les agresseurs, on tourne autour du terme. C'est un silence croisé. Les premières années, après le viol, surprise pénible : les livres ne pourront rien pour moi. Ça ne m'était jamais arrivé. Quand par exemple, en 1984, je suis internée quelques mois, ma première réaction, en sortant, a été de lire. *Le pavillons des enfants fous*, *Vol au dessus d'un nid de coucou*, *Quand j'avais cinq ans je m'ai tué*, et les essais sur la psychiatrie, l'internement, la surveillance,

l'adolescence.

Les livres étaient là, tenaient compagnie, rendaient la chose possible, dicible, partageable. Prison, maladie, maltraitements, drogues, abandons, déportations, tous les traumas ont leur littérature. Mais ce trauma crucial, fondamental, définition première de la féminité, «celle qu'on peut prendre par effraction et qui doit rester sans défense», ce trauma-là n'entrait pas en littérature.

Aucune femme après être passée par le viol n'avait eu recours aux mots pour en faire un sujet de roman. Rien, ni qui guide, ni qui accompagne. Ça ne passait pas dans le symbolique. C'est extraordinaire qu'entre femmes on ne dise rien aux jeunes filles, par le moindre passage de savoir, de consignes de survie, de conseils pratiques simples. Rien.

Enfin, en 1990, je monte à Paris voir un concert de Limbomaniac, TGV, je lis Spin. Une certaine Camille Paglia y écrit un article qui m'interpelle et commence par me faire rigoler, dans lequel elle décrit l'effet que lui font les footballeurs sur un terrain, fascinantes bêtes de sexe pleines d'agressivité. Elle commençait son papier sur toute cette rage guerrière et à quel point ça lui plaisait, cet étalage de sueur et de cuisses musclées en action. Ce qui, de fil en aiguille, l'amenait au sujet du viol.

J'ai oublié ses termes exacts.

Mais, en substance :

«C'est un risque inévitable, c'est un risque que les femmes doivent prendre en compte et accepter de courir si elles veulent sortir de chez elles et circuler librement. Si ça t'arrive, remets-toi debout, *dust yourself* et passe à autre chose. Et si ça te fait trop peur, il faut rester chez maman et t'occuper de faire ta manicure.»

Ça m'a révoltée, sur le coup.
Haut-le-coeur de défense.
Dans les minutes qui ont suivi,
de ce truc de grand calme interieur:
sonnée. Gare de Lyon, il faisait déjà nuit,
j'appelais Caroline, toujours la même
copine, avant de filer vers le nord trouver
la salle rue Ordener. Je l'appellais,
surexitée, pour lui parler de cette
Italienne américaine, qu'il fallait qu'elle
lise ça et qu'elle me dise ce qu'elle
en pensait.

Ça a sonné Caroline, pareil que moi.
Depuis plus rien n'a jamais été
cloisonné, verrouillé, comme avant.
Penser pour la première fois le viol
de façon nouvelle. Le sujet jusqu'alors
était resté tabou, tellement miné
qu'on ne se permettait pas d'en dire
autre chose que « quelle horreur » et
« pauvres filles ».

Pour la première fois,
quelqu'un valorisait la faculté
de s'en remettre, plutôt que de s'étendre
complaisamment sur le florilège
des traumatismes.

Dévalorisation du viol, de sa portée,
de sa résonance. Ça n'annulait rien
à ce qui s'était passé, ça n'effaçait rien
de ce qu'on avait appris cette nuit-là.

Camille Paglia est sans doute
la plus controversée des féministes
américaines. Elle proposait de penser
le viol comme un risque à prendre,
inhérent à notre condition de filles.
Une liberté inouïe, de dédramatisation.
Oui, on avait été dehors, un espace
qui n'était pas pour nous. Oui on avait
vécu, au lieu de mourir.

Oui, on était en minijupe seules
sans un mec avec nous, la nuit,
oui on avait été connes, et faibles,
incapables de leur péter la gueule,
faibles comme les filles apprennent
à l'être quand on les agresse.

Oui, ça nous était arrivé, mais pour

la première fois, on comprenait
ce qu'on avait fait: on était sorties
dans la rue parceque, chez papa-maman,
il ne se passait pas grand-chose.
On avait pris le risque, on avait payé
le prix, et plutôt que d'avoir honte
d'être vivantes on pouvait décider
de se relever et de s'en remettre
le mieux possible. Paglia nous permettait
de nous imaginer en guerrières, non plus
responsables personnellement
de ce qu'elles avaient bien cherché,
mais victimes ordinaires de ce qu'il faut
s'attendre à endurer si on est femme
et qu'on veut s'aventurer à l'extérieur.
Elle était la première à sortir le viol
du cauchemar absolu, du non-dit,
de ce qui ne doit surtout jamais arriver.
Elle en faisait une circonstance politique,
quelque chose qu'on devait apprendre
à encaisser. Paglia changeait tout :
il ne s'agissait plus de nier,
ni de succomber, il s'agissait de faire
avec.

Été 2005, Philadelphie, je suis en face
de Camille Paglia, on fait une interview
pour un documentaire. Je hoche la tête
avec enthousiasme en écoutant
ce qu'elle dit. « Dans les années 60,
sur les campus, les filles étaient
enfermées dans les dortoirs à dix heures
du soir, alors que les garçons faisaient
ce qu'ils voulaient. Nous avons demandé
« Pourquoi cette différence de traitement ? »
on nous a expliqué « Parce que le monde
est dangereux, vous risquez de vous
faire violer » nous avons répondu « Alors
donnez-nous le droit de risquer d'être
violées ». Parmi les réactions que le récit
de mon histoire a suscitées, il y a eu
celle-ci : « Et tu as fait du stop, encore,
après ? » parce que je racontais
que je ne l'avais pas dit à mes parents,
de peur qu'ils ne me bouclent à triple
tour, pour mon propre bien.

6 Parce que oui, j'ai refait du stop.

Moins pimpante, moins avenante, mais j'ai recommencé. Jusqu'à ce que d'autres punks me donnent l'idée de voyager en prenant les amendes dans le train, je ne connaissais pas d'autres moyens pour aller voir un concert à Toulouse le jeudi et un autre à Lille le samedi. Et à l'époque, voir des concerts était plus important que tout. Justifiait de se mettre en danger.

Rien ne pouvait être pire que rester dans ma chambre, loin de la vie, alors qu'il se passait tant de choses dehors. J'ai donc continué d'arriver dans ces villes où je ne connaissais personne, de rester seule dans les gares jusqu'à ce qu'elle ferment pour y passer la nuit, ou de dormir dans des allées d'immeubles en attendant le train du lendemain. De faire comme si je n'étais pas une fille. Et si je n'ai plus jamais été violée, j'ai risqué de l'être cent fois ensuite, juste en étant beaucoup à l'extérieur. Ce que j'ai vécu, à cette époque, à cet âge-là, était irremplaçable, autrement plus intense que d'aller m'enfermer à l'école apprendre la docilité, ou de rester chez moi à regarder des magazines.

C'était les meilleures années de ma vie, les plus riches et tonitruantes, et toutes les saloperies qui sont venues avec, j'ai trouvé les ressources pour les vivre. Mais j'ai scrupuleusement évité de raconter mon histoire parce que je connaissais d'avance le jugement : «Ah, parce qu'ensuite tu as continué de faire du stop, si ça ne t'a pas calmée, c'est que ça a dû te plaire.»

Puisque dans le viol, il faut toujours prouver qu'on n'était vraiment pas d'accord. La culpabilité est comme soumise à une attraction morale non énoncée, qui voudrait qu'elle penche toujours du côté de celle qui s'est fait

mettre, plutôt que de celui qui a cogné. Quand le film *Baise-moi* a été retiré de l'affiche, beaucoup de femmes – les hommes n'ont pas osé se prononcer sur ce point – ont tenu à affirmer publiquement : «Quelle horreur, il ne faudrait surtout pas croire que la violence est une solution contre le viol.»

Ah bon ? On n'entend jamais parler dans les faits divers de filles, seules ou en bandes, qui arrachent les bites avec les dents pendant les agressions, qui retrouvent les agresseurs pour leur faire la peau, ou leur mettre une trempe. Ça n'existe, pour l'instant, que dans les films réalisés par des hommes.

La Dernière Maison sur la gauche, de Wes Craven, *L'Ange de la vengeance*, de Ferrara, *I Spit on your Grave*, de Meir Zarchi, par exemple.

Les trois films commencent par des viols plus ou moins ignobles (plutôt plus que moins, d'ailleurs). Et détaillent dans une deuxième partie les vengeances ultrasanglantes que les femmes infligent à leurs agresseurs. Quand les hommes mettent en scène des personnages de femmes, c'est rarement dans le but d'essayer de comprendre ce qu'elles vivent et ressentent en tant que femmes. C'est plutôt une façon de mettre en scène leur sensibilité d'hommes, dans un corps de femme.

Dans ces trois films, on voit donc comment des hommes réagiraient, à la place des femmes, face au viol. Bain de sang d'une impitoyable violence. Le message qu'ils nous font passer est clair : comment ça se fait que vous ne vous défendez pas plus brutalement ? Ce qui est étonnant, effectivement, c'est qu'on ne réagisse pas comme ça.

7 Une entreprise politique ancestrale,

implacable, apprend aux femmes à ne pas se défendre.

Comme d'habitude, double contrainte : nous faire savoir qu'il n'y a rien de plus grave, et en même temps, qu'on ne doit ni se défendre, ni se venger.

Souffrir, et ne rien pouvoir faire d'autre. C'est Damoclès entre les cuisses.

Mais des femmes sentent la nécessité de l'affirmer encore : la violence n'est pas une solution.

Pourtant, le jour où les hommes auront peur de se faire lacérer la bite à coups de cutter quand ils serrent une fille de force, ils sauront brusquement mieux contrôler leurs pulsions «masculines», et comprendre ce que «non» veut dire. J'aurais préféré, cette nuit-là, être capable de sortir de ce qu'on a inculqué à mon sexe, et les égorger tous, un par un.

Plutôt que vivre en étant cette personne qui n'ose pas se défendre, parcequ'elle est une femme, que la violence n'est pas son territoire, et que l'intégrité physique du corps d'un homme est plus importante que celle d'une femme.

Pendant ce viol, j'avais dans la poche de mon Teddy rouge et blanc un cran d'arrêt, manche noir rutilant, mécanique impeccable, lame fine mais longue, aiguisée, astiquée, brillante.

Un cran d'arrêt que je brandissais assez facilement, en ces temps globalement confus. Je m'y étais attachée, à ma façon j'avais appris à m'en servir. Cette nuit-là, il est resté planqué dans ma poche et la seule pensée que j'ai eue à propos de cette lame était: pourvu qu'ils ne la trouvent pas, pourvu qu'ils ne décident pas de jouer avec. Je n'ai même pas pensé à m'en servir. Du moment que j'avais compris ce qui nous arrivait, j'étais convaincue qu'ils étaient les plus forts. Une question de mental.

Je suis convaincue depuis que s'il s'était agi de nous faire voler nos blousons, ma réaction aurait été différente.

Je n'étais pas téméraire, mais volontiers inconsciente. Mais, à ce moment précis, je me suis sentie femme, salement femme, comme je ne l'avais jamais senti, comme je ne l'ai plus jamais senti.

Défendre ma propre peau ne me permettait pas de blesser un homme. Je crois que j'aurais réagi de la même façon s'il n'y avait eu qu'un seul garçon contre moi.

C'est le projet du viol qui refaisait de moi une femme, quelqu'un d'essentiellement vulnérable. Les petites filles sont dressées pour ne jamais faire de mal aux hommes, et les femmes rappelées à l'ordre chaque fois qu'elles dérogent à la règle.

Personne n'aime savoir à quel point il est lâche. Personne n'a envie de le savoir dans sa chair.

Je ne suis pas furieuse contre moi de ne pas avoir osé en tuer un.

Je suis furieuse contre une société qui m'a éduquée sans jamais m'apprendre à blesser un homme s'il m'écarte les cuisses de force, alors que cette même société m'a inculqué l'idée que c'était un crime dont je ne devais pas me remettre.

Et je suis surtout folle de rage de ce qu'en face de trois hommes, une carabine et piégée dans une forêt dont on ne peut s'échapper en courant, je me sente encore aujourd'hui coupable de ne pas avoir eu le courage de nous défendre avec un petit couteau. A la fin, il y en a un qui trouve cette lame, il la montre aux autres, sincèrement surpris que je ne l'aie pas sortie.

«Alors c'est que ça lui plaisait.»

Les hommes, en toute sincérité, ignorent à quel point le dispositif d'émascation des filles est imparables, à quel point

tout est scrupuleusement organisé pour garantir qu'ils triomphent sans risquer grand-chose, quand ils s'attaquent à des femmes. Ils croient, benoîtement, que leur supériorité est due à leur grande force. Ça ne les dérange pas de se battre carabine contre cran d'arrêt. Ils estiment le combat égalitaire les bienheureux crétins. C'est tout le secret de leur tranquillité d'esprit. C'est étonnant qu'en 2006, alors que tant de monde se promène avec de minuscules ordinateurs cellulaires en poche, appareils photo, téléphones, répertoires, musique, il n'existe pas le moindre objet qu'on puisse se glisser dans la chatte quand on sort faire un tour dehors, et qui déchiquetterait la queue du premier connard qui s'y glisse. Peut-être que rendre le sexe féminin inaccessible par la force n'est pas souhaitable. Il faut que ça reste ouvert, et craintif, une femme. Sinon, qu'est-ce qui définirait la masculinité ? Post-viol, la seule attitude tolérée consiste à retourner la violence contre soi. Prendre vingt kilos, par exemple. Sortir du marché sexuel, puisqu'on a été abîmée, se soustraire de soi-même au désir. En France, on ne tue pas les femmes à qui c'est arrivé, mais on attend d'elles qu'elles aient la décence de se signaler en tant que marchandise endommagée, polluée. Putes ou enlaidies, qu'elles sortent spontanément du vivier des épousables. Car le viol fabrique les meilleures putes. Une fois ouvertes par effraction, elles gardent parfois à fleur de peau une flettrissure que les hommes aiment, quelque chose de désespéré et de séduisant. Le viol est souvent initiatique, il taille dans le vif pour faire la femme

offerte, qui ne se referme plus jamais tout à fait. Je suis sûre qu'il y a comme une odeur, quelque chose que les mâles repèrent, et qui les excite davantage. On s'obstine à faire comme si le viol était extraordinaire et périphérique, en dehors de la sexualité, évitable. Comme s'il ne concernait que peu de gens, agresseurs et victimes, comme s'il constituait une situation exceptionnelle, qui ne dise rien du reste. Alors qu'il est, au contraire, au centre, au coeur, socle de nos sexualités. Rituel sacrificiel central, il est omniprésent dans les arts, depuis l'antiquité, représenté par les textes, les statues, les peintures, une constante à travers les siècles. Dans les jardins de Paris aussi bien que dans les musées, représentations d'hommes forçant des femmes. Dans les *Métamorphoses* d'Ovide, on dirait que les dieux passent leur temps à vouloir attrapper des femmes qui ne sont pas d'accord, à obtenir ce qu'ils veulent par la force. Facile, pour eux qui sont des dieux. Et quand elles tombent enceinte, c'est encore sur elles que les femmes des dieux se vengent. La condition féminine, son alphabet. Toujours coupables de ce qu'on nous fait. Créatures tenues pour responsable du désir qu'elles suscitent. Le viol est un programme politique précis : squelette du capitalisme, il est la représentation crue et directe de l'exercice du pouvoir. Il désigne un dominant et organise les lois du jeu pour lui permettre d'exercer son pouvoir sans restriction. Voler, arracher, extorquer, imposer, que sa volonté s'exerce sans entraves et qu'il jouisse de sa brutalité, sans que la partie adverse puisse manifester de résistance.

Jouissance de l'annulation de l'autre, de sa parole, de sa volonté, de son intégrité. Le viol, c'est la guerre civile, l'organisation politique par laquelle un sexe déclare à l'autre sexe: je prend tous les droits sur toi, je te force à te sentir inférieure, coupable, dégradée.

Le viol, c'est le propre de l'homme, non pas la guerre, la chasse, le désir cru, la violence ou la barbarie, mais bien le viol, que les femmes – jusqu'à présent – ne se sont jamais approprié.

La mystique masculine doit être construite comme étant par nature dangereuse, criminelle, incontrôlable.

A ce titre elle doit être rigoureusement surveillée par la loi, régentée par le groupe. Derrière la toile du contrôle de la sexualité féminine paraît le but premier du politique: former le caractère viril comme associatif, pulsionnel, brutal. Et le viol sert d'abord de véhicule à cette constatation: le désir de l'homme est plus fort que lui, il est impuissant à le dominer. On entend encore souvent dire «grâce aux putes, il y a moins de viols», comme si les mâles ne pouvaient pas se retenir,

qu'ils devaient se décharger quelque part. Croyance politique construite, et non à l'évidence naturelle

-pulsionnelle- qu'on veut nous faire croire. Si la testostérone faisait d'eux des animaux aux pulsions indomptables, ils tueraient aussi facilement qu'ils violent. C'est loin d'être le cas.

Les discours sur la question du masculin sont émaillés de résidus d'obscurantismes. Le viol, l'acte condamné dont on ne doit pas parler, synthétise un ensemble

de croyances fondamentales concernant la virilité. Il y a ce fantasme de viol. Ce fantasme sexuel. Si je veux vraiment parler de «mon» viol, il faut que je passe par ça. C'est un fantasme que j'ai depuis

que je suis petite. Je dirais que c'est un vestige du peu d'éducation religieuse que j'ai reçue, indirectement, par les livres, la télé, des enfants à l'école, des voisins. Les saintes, attachées, brûlées vives, les martyres ont été les premières images à provoquer chez moi des émotions érotiques. L'idée d'être livrée, forcée, contrainte est une fascination morbide et excitante pour la petite fille que je suis alors. Ensuite, ces fantasmes ne me quittent plus. Je suis sûre que nombreuses sont les femmes qui préfèrent ne pas se masturber, prétendent que ça ne les intéresse pas, plutôt que de savoir ce qui les excite. Nous ne sommes pas toutes les mêmes, mais je ne suis pas la seule dans mon cas. Ces fantasmes de viol, d'être prise de force, dans des conditions plus ou moins brutales, que je décline tout au long de ma vie masturbatoire, ne me viennent pas «out of the blue».

C'est un dispositif culturel prégnant et précis, qui prédestine la sexualité des femmes à jouir de leur propre impuissance, c'est à dire de la supériorité de l'autre, autant qu'à jouir contre leur gré, plutôt que comme des salopes qui aiment le sexe. Dans la morale judéo-chrétienne, mieux vaut être prise de force que prise pour une chienne, on nous l'a assez répété. Il y a une prédisposition féminine au masochisme, elle ne vient pas de nos hormones, ni du temps des cavernes, mais d'un système culturel précis, et elle n'est pas sans implication dérangeantes dans l'exercice que nous pouvons faire de nos indépendances. Voluptueuse et excitante, elle est aussi handicapante : être attirée par ce qui détruit nous écarte toujours du pouvoir. Dans le cas précis du viol, elle pose le problème du sentiment de culpabilité : puisque je l'ai souvent fantasmé, je suis

co-responsable de mon agression. Pour ne rien arranger, de ce genre de fantasmes on ne parle pas. Surtout si on a été violée. Nous sommes probablement nombreuses dans ce même cas, à avoir enduré le viol, en étant préalablement familières des fantasmes de ce type. Pourtant, sur la question, il n'y a que du silence, car ce qui est indiscible peut saper sans entraves. Quand le garçon se retourne et déclare «fini de rire» en me collant la première beigne, ça n'est pas la pénétration qui me terrorise, mais l'idée qu'ils vont nous tuer. Pour qu'ensuite on ne puisse plus parler. Ni porter plainte, ni témoigner. À leur place, somme toute, c'est ce que j'aurais fait. De la peur de la mort, je me souviens précisément. Cette sensation blanche, une éternité, ne plus rien être, déjà plus rien. Ça se rapproche d'avantage d'un trauma de guerre que du trauma de viol, tel que je le lis dans les livres. C'est la possibilité de la mort, la proximité de la mort, la soumission à la haine déshumanisée des autres, qui rend cette nuit indélébile. Pour moi, le viol, avant tout, a cette particularité : il est obsédant. J'y reviens, tout le temps. Depuis vingt ans, chaque fois que je crois en avoir fini avec ça, j'y reviens. Pour en dire des choses différentes, contradictoires. Romans, nouvelles, chansons, films. J'imagine toujours pouvoir un jour en finir avec ça. Liquider l'événement, le vider, l'épuiser. Impossible. Il est fondateur. De ce que je suis en tant qu'écrivain, en tant que femme qui n'en est plus tout à fait une. C'est en même temps ce qui me défigure, et ce qui me constitue.

LE VIOL

Emmanuèle

Texte paru dans « Libération des femmes année zéro » revue «Partisan», juillet-octobre 1970.

Je marchais rue du four en direction du métro, dans l'intention de rentrer chez moi. Il était huit heures du soir. Pendant que je traversais la rue un homme me voit du trottoir d'en face, m'évalue, m'attend et m'aborde. Il est de taille moyenne, ni beau ni laid, habillé bourgeoisement, il a des lunettes. (Si vous le rencontrez, il s'appelle Marc, je n'ai su que son prénom). Il «fait étudiant en droit». Ce n'est pas mon type. «Excusez-moi mademoiselle voulez-vous que je vous accompagne ?». «Excusez-moi mademoiselle est-ce que je peux parler avec vous ?». «Bonsoir, ça va, où allez-vous si vite ? Vous allez tomber», ou quelque chose comme ça me dit-il. Je n'aime pas me «faire aborder». Cela ne poserait pas de problème si les hommes et les femmes étaient égaux, si les relations entre les sexes étaient réciproques. Mais actuellement ce n'est pas un moyen « comme un autre » de faire connaissance car c'est un moyen qui pose la femme avant tout comme objet sexuel. La plupart des hommes qui abordent une femme n'attendent pas qu'elle ait manifesté le moindre désir, qu'elle ait soutenu leur regard ni même qu'elle les ait vus. Ils commencent souvent à parler avant d'avoir vu son visage, arrivent par derrière et s'adressent à ses fesses. C'était comme la plupart du temps, son choix et pas le mien.

D'abord je n'ai pas répondu, il m'était indifférent. Puis il a insisté en me suivant.

La force de son insistance s'ajoutant à la force de ma solitude, j'ai répondu. Je me suis aperçu que cela me faisait plaisir de parler. J'avais envie de compagnie. Son envie à lui était a priori tout autre, il me l'a affirmé lui-même plus tard. Il s'agissait d'une décision qui n'a été modifiée ni par mon attitude générale, ni par mes affirmations, ni par mon refus physique. Lorsqu'il m'a proposé de prendre un café, j'ai accepté en le prévenant que je le quitterais au bout d'une demie-heure (car je ne prévoyais qu'un soulagement verbal à ma solitude et n'avais pas l'impression qu'une amitié naîtrait de cette rencontre).

Alors à commencé l'escalade. «Je connais un café un peu plus loin» me dit-il. De fait, c'est à sa voiture qu'il m'amène; il m'en ouvre la porte sans me demander mon avis. C'était le premier indice de sa volonté de puissance. Cela aurait dû me suffire pour refuser de pénétrer dans sa voiture. Malheureusement les femmes sont habituées à ne pas être choquées de ce que les hommes fassent continuellement pression sur elles. Je ne me rendais pas compte qu'entre ce genre d'abus -constant- et le viol il n'y a qu'une différence de degré et non de nature.

Jusqu'ici j'étais encore formellement libre. Je dis bien formellement car si j'avais refusé de monter dans sa voiture, cela aurait prouvé que je n'étais pas libre de le faire sans risque. Si une femme n'a le choix qu'entre se priver de compagnie, ou accepter une compagnie avec le risque qu'on ne respecte pas sa liberté,

cette femme n'est pas libre.

Je commençais par refuser de monter. Je dis que je préférerais aller dans un café des alentours, que c'était plus simple, etc. Spontanément, je n'expliquais pas la raison véritable de mon refus. Je faisais comme si la voiture ne représentait pour moi qu'une complication pratique.

J'utilisais en réalité un code implicite, compris pas mon interlocuteur puisqu'il me répondit : «Mais voyons, ne me dites pas que vous avez peur. Je ne vais pas vous manger», etc. J'avais affirmé le risque de l'agression sans le mentionner, et lui l'avait mentionné en le niant. Tous deux, moi par volontarisme, lui par chantage, faisions semblant d'ignorer la situation sociale de la femme comme objet sexuel, c'est-à-dire la possibilité que sa liberté ne soit pas respectée.

Lorsque j'ai dit que ce n'était pas «commode» de prendre la voiture, je parlais en femme libre qui ne se pose qu'un problème matériel.

En fait, sans en avoir pleinement conscience, je refusais la situation selon deux aspects : d'une part la possibilité que cet homme n'abuse de moi (comme on dit si justement) dans sa voiture; et d'autre part la signification sociale de mon geste si je montais dans la voiture. Cette signification fait partie d'un code implicite et c'est pourquoi elle est difficile à analyser. Je craignais au fond que mon attitude ne soit considérée comme une invite sexuelle alors que ce n'était pas le cas. Ou plus exactement je craignais que l'homme ne fasse semblant d'interpréter mon attitude comme une invite sexuelle pour se justifier plus aisément d'une agression éventuelle (à quelque degré qu'elle se situât) en niant ainsi

son caractère d'agression.
Cette crainte obscure exprimait une réalité sociale habituelle.
Les femmes ne sont jamais considérées comme victimes de l'agression masculine, mais comme complice.
Paradoxe absurde destiné à nier la réalité de l'oppression des femmes.
Si une femme monte dans la chambre d'un inconnu et s'y fait violer, on dira qu'elle l'avait «cherché», que le fait de pénétrer dans la chambre était une acceptation de ce qui pourrait y arriver. À l'extrême on feint de croire ce contresens : qu'une femme peut aimer se faire violer.
Toutes ces idées reposent sur le mythe de la nature passive de la sexualité féminine, mythe destiné à justifier le rôle d'objet sexuel qui est imposé aux femmes.
«Une femme qui ne dit mot consent. Une femme qui dit non veut dire peut-être, une femme qui dit peut-être veut dire oui».
Autrement dit, qu'une femme soit neutre, résistante ou hésitante, elle est toujours d'accord. C'est dire qu'on nie totalement la liberté des femmes, qu'on leur nie toute autonomie sexuelle. Ce qu'elle exprime n'est pas entendu, mais est perçu en fonction du désir masculin.
À l'extrême (mais en fait normalement) un désir positif de sa part est perçu comme ambigu, comme un désir-refus, une soumission et non un choix.
À ce sujet, une amie m'a raconté une histoire exemplaire.
Elle se trouvait avec un homme avec qui elle avait envie de faire l'amour, ce désir était partagé. Mais son envie était apparemment un obstacle pour la réalisation des désirs de son partenaire. Il fallait qu'il y ait simulacre de refus. Aussi l'a-t-il agressée, battue, injuriée en lui criant : «T'aime ça, salope,

t'aime ça !». Il ne fallait pas que cette femme ait envie de faire l'amour, non, il fallait qu'elle ait «envie» de se faire violer. Son désir devait être transformé en soumission pour cet homme comme pour tant d'autres dont le plaisir est indissociable d'une volonté de domination.

Pour en revenir à mon histoire, je refusais donc tout d'abord de monter dans cette voiture sous divers prétextes, en réalité pour ne pas offrir à mon «interlocuteur» cette arme double : la possibilité matérielle d'abuser de moi à un degré quelconque, et le prétexte de ma complicité.

Mais le code que j'avais utilisé, c'est-à-dire le prétexte matériel, impliquant l'absence d'obstacles moraux, impliquant donc ma liberté, se retournait contre moi une fois que l'homme s'en emparait. Ayant parfaitement compris le sens réel de ma résistance, il répondit à cette objection sous-jacente en invoquant lui aussi ma prétendue liberté, ce qui était nier le fondement de mon objection. L'illusion de la liberté chez une femme (la négation de son oppression) devient pour la société un moyen de chantage contre elle pour la maintenir dans son état d'oppression. Son chantage consistait à ridiculiser ma crainte d'être traitée comme un objet sexuel. «Je ne vais pas vous manger», c'est-à-dire : ce sont des craintes de petite fille. Les hommes ne sont pas «méchants». Autrement dit: vous êtes libre. Si vous montez dans ma voiture, vous réalisez cette liberté. Si vous ne montez pas, vous vous privez vous-même de cette liberté en obéissant à des tabous ridicules.
Dans l'échec des relations entre hommes et femmes, les femmes sont toujours les premières accusées. Si elles refusent

des rapports aliénés, elles sont considérées comme innocentes (c'est-à-dire ridicules) ou petites-bourgeoises et si elles sont victimes de rapports aliénés, elles sont encore coupables, elles n'avaient qu'à se méfier. A ce propos, le jeune homme en question (appelons-le JH) m'a reproché deux fois ma naïveté : avant le viol, parce que j'étais stupide d'hésiter à monter dans sa voiture, et après le viol, parce que j'aurais dû m'en douter. Il faut absolument dénoncer le chantage masculin qui consiste à nommer «pudeur effarouchée» ou «refoulement» les réactions féminines à une agression déguisée en «liberté sexuelle». Chez beaucoup de pseudo-révolutionnaires, notamment, la liberté sexuelle se confond avec la liberté exclusive des hommes aux dépens de celle des femmes. Il est tout à fait courant que des étudiants qui se disent révolutionnaires «chahutent» des étudiantes en prétextant que ce sont «des petites-bourgeoises». Quand aux réactions de «pudeur effarouchée», elles ne sont que l'expression d'une humiliation réelle due à un mépris réel. Cela on ne le dit jamais. Le stade primaire de l'émancipation d'une femme c'est de faire semblant d'être libre, ou plus exactement c'est d'essayer de l'être, c'est d'éprouver la réalité jusqu'à ce que l'illusion se casse. J'ai cru au discours hypocrite du jeune homme, j'ai cru que j'étais libre parce que je voulais l'être, je voulais pouvoir entrer dans la voiture d'un inconnu dans la seule intention d'aller prendre un café et que cette intention soit prise pour ce qu'elle était. Nous sommes arrivés au Châtelet et là JH a pris une voie

à grande circulation. Comme je m'inquétai de l'endroit où nous allions JH me répéta qu'il connaissait un café plus loin. En route il entreprit de jouer «au jeu de la vérité» auquel je me prêtai sans prévoir l'usage pourtant attendu qu'il en ferait. Naturellement, il se mit à me poser des questions d'ordre sexuel qui au début ne me générèrent pas, puis devinrent franchement obscènes. C'était le deuxième indice de sa capacité d'agression. C'était en soi une agression sexuelle. Les mots qui déshabillent en nommant sont une façon comme une autre de s'approprier le corps de l'autre. Cela aussi c'est le viol. C'est d'ailleurs ce que je lui dis, me croyant obligée d'expliquer mon refus de répondre. (A combien d'explications sont condamnées les femmes pour essayer de vaincre la mauvaise foi masculine ?). A ce moment je me rendis compte que cet homme ne me laisserait pas «tranquille». Mais pas un instant, jusqu'au dernier moment, je n'ai pensé qu'il voudrait carrément me violer. Je lui dis, toujours ces prétextes, qu'il commençait à être tard et que je préférerais rentrer tout de suite. Je lui demandai de me déposer au prochain carrefour. Il me répondit que c'était trop tard, qu'il n'y avait plus possibilité de s'arrêter, que nous allions arriver. Il s'arrêta quelque part à Joinville, devant une petite maison assez isolée des autres. J'entrais avec lui et lui demandai de me raccompagner rapidement. Que j'aie été naïve n'est pas la question. Il a mis des disques, nous nous sommes assis devant une table, il m'a offert du whisky. Nous avons parlé de façon anodine de films et de disques. Il a mis la main sur mon genou. Je l'ai retirée. Il a recommencé. Nouveau refus. «Pourquoi tu ne veux pas ?

Tu ne veux pas flirter ?». «Non, dis-je, ce n'était pas dans mon intention.».

«Il ne fallait pas venir alors», me répondit-il. Et fort de cet argument, il réitéra de plus belle. Je me mis en colère. «Bon, bon, me dit-il, j'arrête, mais viens t'asseoir sur le lit, c'est plus confortable.» Je vins m'asseoir sur le lit. C'était tout à fait stupide de ma part. J'avais peut-être cette réaction qu'on a devant le danger en le bravant pour conjurer le sort. Il me semblait qu'une crainte trop exprimée ou trop de refus pourraient exciter encore plus sa volonté de puissance. De toute façon, étant donné sa décision, cela n'a rien pu changer. Dès que je fus assise sur le lit, il m'y renversa selon la méthode classique et chercha à m'embrasser de force. Je me débattis, me relevais, pris mes affaires et m'enfuis vers la porte. Il me rattrapa aussitôt, m'enleva dans ses bras et me jeta sur le lit. Alors je lui mordis le pouce. Mes dents s'enfonçaient interminablement. Il se redressa furieux et contempla son pouce ouvert et sanguinolent. «Espèce de salope ! Pourquoi tu m'as fait ça ?»

Toujours aussi intellectuelle, j'expliquais que je ne faisais que me défendre. Ce que je n'arrive pas à expliquer, c'est pourquoi on se fatigue à répondre à la mauvaise foi. «Tu n'as pas le droit, me répondit-il. Après tout je ne t'ai rien fait. Je ne t'ai pas fait mal.»

Il se plaignait de sa douleur tout en me secouant et en m'envoyant des coups. Puis il me menaça à peu près en ces termes : «Maintenant, ma petite, si tu fais mine de me résister une seule seconde, je te fais ta fête. (Il m'envoie un coup de poing dans la mâchoire.) Je peux très bien te transpercer la joue avec ma cigarette. Je peux t'assommer. C'est moi le plus fort», etc.

A ce moment je fus prise de désespoir. J'ai cru que j'allais m'effondrer en pleurs. Il me dit quelque chose comme «Commence pas à chialer maintenant, ça ne servira à rien ».

Je me ressaisis et essayais en désespoir de cause de lui faire la morale. J'essayais aussi de lui faire comprendre que ce n'étais pas «intéressant» pour lui de faire l'amour dans ces conditions. (Je trouve particulièrement abject qu'une femme doive en venir à se préoccuper de l'intérêt d'un homme qui veut la violer pour le persuader de n'en rien faire.)

JH me répondit qu'il avait décidé de m'«avoir» dès qu'il m'avait vue et qu'il m'aurait. Point.

Je cherchait du regard dans la pièce quelque chose qui aurait pu m'aider mais ne vis rien. Je n'aurais même pas eu le temps de décrocher le téléphone. Crier ne servirait à rien étant donné l'isolement de la maison.

Je me dis que si je me débattais continuellement il n'aurait pas la possibilité physique de me violer. Mais je pensais qu'au pire j'avais affaire à un maniaque capable de me tuer et qu'au mieux je me ferais sérieusement tabasser, ce qui comportait surtout, outre l'inconvénient de la douleur, le risque de devoir me présenter à ma famille tuméfiée et couverte de bleus. Il me faudrait expliquer dans quelle situation je m'étais mise («Mais ma pauvre enfant, quelle idée aussi de»... etc.) : ce serait moi qui serait rendue coupable. La honte sur moi. Tout ce que j'entrevis en quelques secondes me parut plus terrible que de me laisser faire et d'attendre que cela se passe.

Je ne voulais ni mourir ni porter des marques inutiles. Le viol, de toute façon, par la violence et l'humiliation,

était déjà consommé. À ce moment je pensais au risque -particulièrement ce jour-là- de me trouver enceinte. Je le dis. Curieusement, il me répondit: «Mais naturellement je ferais attention, je ne suis plus un enfant !» Apparemment il pensait qu'il avait encore un honneur à réhabiliter à mes yeux, comme si dans mon refus il pouvait y avoir la moindre place à son avantage. L'affaire prit trente seconde. Un ami à qui je racontai l'histoire me demanda à ma grande stupefaction, si j'avais joui ! Ce qui semble prouver qu'il ne faisait pas de différence profonde entre violer et faire l'amour. Cette remarque vaut pour tous les maris qui se plaignent de la frigidité de leur femme tout en exigeant d'elles le respect du «devoir conjugal». La forme habituelle des relations conjugales entre nos grand-pères et grand-mères étaient purement et simplement le viol. «C'était à chaque fois un supplice», disait ma grand-mère à ma mère qui approuvait la comparaison. Le viol, conjugal ou non, est encore la forme typique, réalisée à un degré ou à un autre, des relations entre les sexes. Il n'avait pas fait «attention». Je le lui dis, il le nia, toujours attentif à son honneur. Ce mois-là j'ai eu un retard très long. J'ai passé plusieurs jours dans l'angoisse, à me demander si j'avais le droit d'avorter légalement dans ce cas-là (non, je ne l'avais pas), comment je pourrais prouver le viol (tu parles), etc. Hasard, merci, ce n'était qu'un retard. Lorsque nous fûmes rhabillés, JH eut le culot de se montrer déçu, me demanda si vraiment je n'avais pas trouvé cela agréable, et quand je manifestait timidement -

prudemment- mon intention de rentrer chez moi, il eut le culot encore plus monstrueux de me demander si je ne voulais pas passer la nuit avec lui. Toujours cette même négation, formulée ou implicite, de la réalité du viol. Je ne ressentais pour lui que de la haine et une terrible envie de me battre. C'est à ce moment que j'ai le plus souffert, devant contenir en moi tout ce que j'aurais voulu lui cracher à la figure, toujours prisonnière du chantage à la loi du plus fort. Me réfugiant dérisoirement dans l'intellectualité, j'essayai de m'«instruire». Je lui posais des questions sur lui-même. Il m'apporta cette information contradictoire qu'il agissait toujours de la même façon avec les filles, qu'elles soient d'accord ou non, mais que «la plupart acceptaient». Puis il m'annonça l'air content de lui qu'en tout cas il tiendrait sa promesse de me reconduire. Dans la voiture il justifia (?) le viol par «l'infériorité naturelle des femmes». Il n'ouvrait la bouche que pour faire une déclaration plus accablante que l'autre. Quand il me déposa à Paris, j'avais dû tellement refouler mon agressivité que, paralysée, je ne fus même pas capable de claquer la porte de sa voiture.

L'IMPUDICITE COMME SOUILLEURE

Gail Pheterson

*in Le prisme de la prostitution
Le stigmat de putain : Crimes
d'impudicité* 1984-1985*

**Dans ce texte, les données et citations sans références sont tirées d'interviews, ainsi que des discussions du groupe de travail pour une «Alliance entre putains, épouses et gouines», toutes menées dans les années 80 en Amérique du nord et en Europe occidentale.*

L'impudicité est aussi définie comme «non-virginité» ou «souillure». Alors que l'impudicité en tant qu'impureté se rapporte à des statuts (racial, ethnique ou de classe), en tant que souillure elle a trait à l'expérience (sexuelle). La virginité féminine est traditionnellement considérée comme le contraire de la souillure : la vierge est «intacte» et la fille (ou la femme) souillée est «gâchée». la non-virginité se rapporte spécifiquement à l'expérience sexuelle; la souillure implique une pollution ou une violation aussi bien physique que sexuelle. Les garçons et les hommes ne sont pas stigmatisés pour non-virginité ou souillure (à condition qu'il s'agisse de rapports hétérosexuels). En fait, l'innocence perdue, qui dévalue les filles, est propre à rehausser le statut des garçons. Le sexe et la violence déshonorent les femmes mais font l'honneur des hommes. Les femmes sont stigmatisées par «the scarlet letter» («La Lettre écarlate»),

les hommes sont récompensés par «the Red Badge of Courage» («L'Insigne rouge du courage»)*.

*Ces deux romans, études psychologiques de l'hypocrisie sociale, sont des classiques du XIXe siècle et figurent généralement sur les listes de lectures recommandées aux élèves du secondaire aux Etats Unis.

Dans *The Scarlet Letter* de Nathaniel Hawthorne (1850), la lettre écarlate est un «A» brodé, symbole de honte, porté sur la poitrine par une femme adultère. Dans *The Red Badge of Courage* de Stephen Crane (1895), l'insigne rouge du courage représente le sang, signe d'héroïsme, que verse un soldat à la guerre.

La force et l'originalité de ces romans résident en ce qu'ils montrent respectivement la dignité de l'héroïne en dépit du déshonneur et la passivité et la peur du héros malgré la glorification par la société.

La honte de la femme est l'honneur de l'homme. Dans la plupart des traditions, une fille est censée rester vierge jusqu'au mariage et c'est alors que son mari «la prend». Si elle a eu des rapports sexuels avant le mariage, elle devient impure, ce qui, dans certaines cultures, l'empêchera de trouver un bon parti. Qu'elle ait eu ces rapports sexuels volontairement ou de force ne change rien au préjudice social dû à la perte de sa virginité. Si le rapport sexuel lui a été imposé, d'une part elle peut plaider la passivité, mais d'autre part le préjudice est alors double : le sexe plus le sévice. Dans un cas comme dans l'autre, les filles peuvent subir le stigmat de putain à partir du moment où elles ont été exposées au sexe, que ce soit par force ou par choix. L'anxiété avec laquelle les parents protègent leurs filles des tentations sexuelles ou du viol révèle combien ils sont conscients du stigmat de putain. Ce stigmat est si dévastateur pour l'avenir d'une fille que les parents sont socialisés à protéger sa réputation,

même au détriment de sa sécurité, de son développement ou de sa liberté personnelle. Cette distorsion des valeurs a même conduit certains pères à «protéger» pathologiquement leurs filles contre les autres hommes en leur faisant subir des interrogatoires, en les battant et/ou en se les attribuant sexuellement. Une femme raconte : «J'étais la petite fille à son papa. Au lycée, vers 15 ans, j'ai commencé à coucher à droite à gauche. [...] Dès que mon père s'en est aperçu, il trouvait n'importe quel prétexte pour me rouer de coups.

Ça se produisait à chaque fois que j'avais un nouveau petit ami.»

Une autre femme rapporte : «Mon père ne m'a pas violée physiquement, quoique, je m'en souviens, je ne voulais pas faire la vaisselle parce qu'alors il m'aurait fait ses baveuses papouilles «de tendresse» ; mais chaque dimanche matin, c'était une vraie inquisition sur ce que j'avais fait exactement la nuit précédente. Il voulait aussi rivaliser avec mes copains, il entrait dans la pièce où ils se trouvaient pour exhiber ses muscles. Il m'a dit aussi que :

- 1) il me trouverait un petit ami le moment venu ;

- 2) je finirais dans la rue ;

- 3) aucun homme n'épouserait une fille qui ne soit pas vierge ; et

- 4) si je tombais enceinte, je ne serais pas obligée de m'enfuir de la maison» (Hermann, 1981, p.117).

Et une autre femme: «Mon père a commencé à se servir sexuellement de moi quand j'avais cinq ans.

Et après, quand j'ai commencé à sortir avec des garçons, il m'accusait d'être une putain. Je lui ai demandé pourquoi je devenais brusquement une putain quand j'avais un petit ami de mon âge, alors qu'il m'avait baisée pendant

des années ! Il a répondu qu'avec lui ce n'était pas pareil, parcequ'il m'aimait et que ça se passait en famille.».

Les sévices sexuels sur les enfants sont le scénario le plus classique d'humiliation des filles.

C'est en les accusant d'impudicité qu'on justifie alors les violences sexuelles des hommes.

Un exemple frappant en est ces paroles d'un juge dans une affaire d'attentat à la pudeur: « Je constate avec satisfaction que nous avons là une jeune dame [elle a cinq ans] de moeurs exceptionnellement légères.

Et il [l'accusé] n'en savait pas suffisamment pour refuser. En aucune manière je ne peux croire que [l'accusé] a pris l'initiative du contact sexuel » (Stanko, 1985, p.95).

Moins extrême mais identique sur le fond, l'exemple de cette femme qui se souvient avoir dit à son ami qu'un homme avait abusé d'elle lorsqu'elle avait huit ans : «J'ai cru voir revenir un revenant quand, avec ce sourire bien connu qui est apparu sur son visage, il m'a dit : «Tu devais être une petite fille très sexy» (Bass & Thorton, 1983, p.181).

Dans la même veine, un avocat disait d'une fille de 14 ans, victime d'inceste : «Je peux comprendre son père ; c'est une fille superbe.».

Les ingérences sexuelles des hommes sont donc justifiées dès qu'ils attribuent à une femme l'allure sexy ou la beauté; si elle lui semble attirante, «il doit l'avoir». Contrairement aux pères, il est rare que des mères abusent sexuellement de leurs filles.

Mais elles sont socialisées à être les gardiennes de leur chasteté, que ce soit par des mises en garde, des accusations ou le déni.

18 Il est bien connu que les mères

s'inquiètent si leur fille a un développement physique précoce ou si son corps se révèle très féminin. Voyant sa fille porter un nouveau maillot de bain, une mère s'est exclamée : «Tu ne vas pas te montrer avec ça ! Tu vas te faire violer !» Implicitement, c'est la fille, qui a la responsabilité d'empêcher les agressions sexuelles des hommes. Et si malgré tout elle en est victime, on pourra alors l'accuser d'avoir été provocante, ou sa mère se reprochera de lui avoir laissé trop de liberté. Une autre possibilité est que sans tenir la fille pour responsable, on lui demande toutefois de faire comme si rien ne s'était passé. Une femme se rappelle s'être plainte auprès de sa mère des «baisers dégoutants» d'un oncle : «J'ai cru qu'elle allait engueuler mon oncle, mais c'est à moi qu'elle a fichu une gifle !». La tendance des mères à faire taire leurs filles et celles des pères à se les approprier fait partie de la socialisation de genre des femmes et des hommes. Que ce soit intentionnel ou non, les «protections» qu'apportent les deux parents peuvent d'avantage servir à réprimer, stigmatiser les filles et à leur faire violence qu'à les sauvegarder. Il est également fréquent que les thérapeutes concourent à faire porter aux filles la responsabilité des sévices sexuels. Un homme thérapeute parlait ainsi d'une victime d'inceste : «Certains détails qu'elle m'a rapporté de sa relation avec son père indiquaient clairement qu'elle n'était pas si innocente que ça ; mais elle était affectivement incapable d'admettre qu'elle était elle-même sexuellement concernée par lui.» (Herman, 1981, p.185).

D'autres thérapeutes, notamment ceux qui suivent la tradition freudienne classique, sont capables de nier entièrement la réalité du contact sexuel entre père et fille (ibid; et Masson, 1984). L'abus sexuel n'est pas alors attribué à l'attitude séductrice de la fille, mais à son désir fantasmé. De fait, la première réaction, lorsqu'une enfant révèle l'inceste, a souvent été de l'accuser de mensonge. On apprend ainsi aux filles à cacher les sévices subis et à taire leur souffrance*.

*Depuis la rédaction de ce texte (1984), les militantes féministes, avec à l'appui de nombreuses recherches qui corroborent les faits, ont déclenché une protestation sans précédent contre l'ampleur des sévices sexuels commis sur les filles et les femmes. Aux Etats-Unis, les souvenirs, exhumés en psychothérapie, d'abus sexuels subis par des femmes même plusieurs décennies auparavant sont désormais recevables comme déposition devant les tribunaux ; ils mettent en cause le plus souvent le père ou le beau-père. En réaction sceptique, et souvent outragée, contre les «thérapeutes de la mémoire refoulée» qui aident à ces exhumations, il existe maintenant une «False Memory Syndrom Foundation» (Fondation du syndrome des faux souvenirs), composé principalement de parents qui récusent les accusations d'inceste émises par leurs filles devenues adultes.

Une fois stigmatisée comme impudiques, il se peut que les filles deviennent plus actives sexuellement et commencent à s'identifier d'avantage au modèle de féminité représenté par la courtisane qu'à celui de la femme au foyer.

Une femme devenue prostituée remarquait : «Adolescente, j'étais déjà cataloguée comme pute, alors autant être payée pour !».

Une jeune femme qui s'était soigneusement «réservée» pour le mariage confiait : «J'étais la fille «bien
19 comme il faut» et puis j'ai été violée.

Ça n'avait pas été tellement super de me réserver, alors, une fois ÇA fait, je ne me suis plus privée.».

Une autre femme a déclaré : «Je suis née putain. Mon père m'emmenait souvent avec lui et tous ses amis disaient : «Hé, elle est mignonne ta petite copine - viens dans mes bras chérie [...]. Dès ma jeunesse, je m'identifiais aux personnages de putains dans les films. J'aimais ce côté glamour». Une autre femme, qui avait été abusée sexuellement par son père, raconte : «Mon père me traitait de tous les noms; il fulminait : «T'es une foutue propre à rien. T'es une pute. T'es une fille de rien. T'es ceci, t'es cela. T'es mauvaise de bout en bout.».

Même la relation la plus innocente [avec un homme], ils [son père et sa mère] en faisaient quelque chose de vraiment dégoûtant [...] ils me traitaient sans arrêt de putain - si bien que j'en suis une. Si bien que je peux coucher avec n'importe qui. C'est un cercle vicieux».

(Stanko, 1985, p.30).

La sexualisation, la diffamation et les attentats à la pudeur des filles sont autant de violations flagrantes de leur intégrité. D'un point de vue culturel, il est stupéfiant de constater combien cette intrusion et ces abus commis par les adultes envers les enfants sont largement répandus, et même considérés comme normaux, dans la société. Une femme, qui n'avait jamais subi d'actes aussi graves, signalait : «J'ai été atterrée d'entendre mon père se vanter, parmis tout ce qu'il avait accompli pour moi dans son rôle de père, de n'avoir jamais abusé de moi.». Apparemment, le respect de l'intégrité sexuelle de sa fille n'allait pas de soi.

À la différence de son père, la fille ne s'était pas félicitée pour sa propre bonne conduite. Seule l'impudicité est remarquable chez les femmes, mais alors comme stigmatisme et non comme accomplissement. Étant donné que sévices sexuels égalent impudicité qui égale mauvaisheté qui égale putain, les filles qui les ont subis sont contraintes soit d'enterrer leur expérience soit de renoncer à toute légitimité. Examiner le rapport entre les sévices sexuels précoces et le stigmatisme de putain permet de mettre en évidence un certain nombre d'idées fausses sur ces filles et sur les femmes qu'elles sont devenues.

Que beaucoup de femmes prostituées aient, dans leur passé, été identifiées à des putains et aient subi des abus sexuels n'est ni illogique ni particulièrement révélateur. Après tout, puisque travailler comme prostituée entraîne la condamnation à vie au stigmatisme de putain, celles qui étaient déjà étiquetées ainsi peuvent éprouver moins d'inhibition pour entrer dans «la Vie» que des femmes qui s'accrochent encore à leur statut de chasteté. Malheureusement, le lien qui est le plus souvent établi entre les sévices sexuels dans l'enfance et la prostitution n'est pas ce stigmatisme de putain mais les dégâts causés à la personnalité. [...] les prostituées, sont déshonorées par les théories psychologiques qui les considèrent comme psychiquement perturbées. Comme preuve de leur dérangement mental, ces théories mettent souvent en avant un passé de sévices sexuels. En réalité, il y a beaucoup plus (en nombre, pas en pourcentage) de femmes non prostituées que de femmes prostituées qui ont vécu

20 l'inceste, et beaucoup de prostituées

n'ont pas subi d'inceste.

Les sévices sexuels dans l'enfance ne sont en rien spécifiques des prostituées ni des autres femmes qualifiées de putains. Associer ces abus à l'impudicité des femmes plutôt qu'à la domination des hommes permet d'entretenir les illusions qui perpétuent la violence à l'encontre des filles et des femmes. Une de ces illusions est de penser que cette violence aurait plus à voir avec la nature, le psychisme ou le comportement des femmes, comme s'il s'agissait d'une caractéristique féminine fixe plutôt que d'un comportement masculin, ce qui rend la femme responsable de la violence qu'elles subissent. Une autre de ces illusions est de croire qu'être violées et battues par les hommes produirait chez les femmes des troubles irrémédiables de la personnalité. Les femmes sont, de la sorte, non seulement violentées mais discréditées. Il leur est demandé de se repentir et de se résigner à leur sort de marchandise avariée, plutôt que de recouvrer leur force, d'analyser leur situation et de se mettre à résister à l'oppression. On étudie plus volontiers la personnalité des femmes que le comportement des hommes ou l'injustice sexiste des institutions. Certes les féministes s'attachent à l'exploitation et aux sévices que les hommes font subir aux femmes, mais même chez elles on trouve une insistance sur la spécificité psychique des femmes qui ont manifestement subi des violences, ce qui renforce la division des femmes entre les préservées et les endommagées, les chastes et les impudiques, les femmes bien et les mauvaises. Comme le disait une femme : «Les gens font des tas

de suppositions sur moi quand ils apprennent mon histoire.

J'ai eu une enfance terrible, remplie de coups et de viols. Dieu merci, c'est du passé. Mais ça me pèse encore dessus à travers le jugement des gens sur moi. C'est comme si j'étais devenue une personne mauvaise parce que j'ai eu des mauvais traitements.»

Pour les femmes adultes, le critère de la chasteté n'est pas la virginité, mais le mariage monogame (ou la vie religieuse). Et le gardien de la sexualité féminine n'est plus le père mais le mari (ou Dieu). Tout comme les enfants, les femmes adultes subissent honte et accusation si elles sont sexuellement agressées. Remarquons d'ailleurs que sexualité et sévices sexuels transforment les filles en femmes (impudiques) et les femmes en filles (mauvaises). Dans le mariage, les violences sexuelles et physiques que les maris infligent à leurs épouses sont encore plus acceptables que celles que les pères infligent à leurs filles dans le cadre de la famille nucléaire. Un procureur anglais, parlant des sévices de maris sur leurs épouses, les qualifiait de «voies de fait compréhensibles» dans certains cas, en particulier en cas d'infidélité sexuelle (Stanko, 1985, p.130).

Et de fait, il est courant que les maris justifient la contrainte et la violence punitive qu'ils exercent en affirmant que leur épouse a un comportement sexuel ou, présumant-ils, des intentions «pas convenables».

(Evason, 1982, p.33).

Même les amis proches et les membres de la famille sont disposés à excuser la violence des hommes dans le mariage.

Une femme rapporte une conversation avec sa mère : «Maman, Chuck

[son mari] m'a battue jusqu'au sang. Il a braqué son revolver sur ma tête et [...] il m'a forcée à avoir des rapports avec des femmes et avec d'autres hommes. Il menace sans arrêt de me tuer.» Réponse de la mère : «Mais, Linda, c'est ton mari.» (Stanko, 1985, p.53).

Bien sur il ne s'agit pas de dire que l'ensemble des autorités et toutes les familles refusent leur soutien, mais le stigmate qui s'attache aux femmes battues ou forcées sexuellement est socialement admis. Voici ce que disait une femme battue : «J'ai compris que les médecins, la police, le clergé et mes amis excuseront mon mari de m'avoir défigurée, mais qu'ils ne me pardonneront pas d'avoir des bleus et l'air brisé.» (ibid, p.48).

Les mauvais traitements manifestes sont pris comme un signe de la «mauvaise conduite» de la femme, comme si la battre était la juste punition de son impudicité.

Une femme victime d'agression sexuelle est traditionnellement accusée de l'avoir provoquée, d'avoir fait des avances ou de n'avoir pas résisté sérieusement (sic) (Draijer, 1984; Russel, 1982; Stanko, 1985).

Phyllis Schaffly, une Américaine qui menait une bruyante campagne antiféministe, a affirmé : «Les femmes vertueuses se font rarement accoster.» (Stanko, 1985, p.139).

D'après elle, les femmes qui se font attaquer manquent de vertu, de pudicité.*

*Impossible de ne pas mentionner que la perte de l'honneur comme conséquence de l'agression sexuelle a régi la vie des femmes depuis des siècles. Une étude sur la prostitution dans la France du XVe siècle (Rossiau, 1976) fournit la description suivante : «Les conséquences

du viol sont finalement identiques à celles d'une conduite discutable ou déshonorante. La victime est presque toujours diffamée [...] Toujours elle apparaît aux yeux de ses voisins - même lorsque ceux-ci témoignent en sa faveur - souillée par ce qu'elle a subi. Elle se sent elle-même honteuse, coupable, objet de scandale. En cela les compagnons agresseurs atteignent leur but : dans la pensée de son entourage, ou à son propre sentiment, la femme violée voit singulièrement diminuer la distance qui la séparait de la fille commune ; rendue psychologiquement et physiquement vulnérable, elle ne peut guère espérer, demeurée dans la ville, regagner son honneur» (p.301). Il existe de nombreux exemples à travers les âges de ce déshonneur qu'entraîne le viol. Voici un autre cas de déshonneur : «[1527] une servante a été attaquée et injuriée par trois compagnons, elle s'en plaint à sa logeuse qui lui donne congé car «puisque l'on la chargeait desdites meschancetés elle ne la tiendrait plus, sinon que l'on lui heust baillé cognoissance pour savoir si elle estoit femme de bien ou meschante fille.»» (Rossiaud, 1976, note 54, p.320-321).

Les prostituées servent de modèle de l'impudicité féminine.

Dans la mesure où elles sollicitent sexuellement les hommes, elles sont censées chercher leur violence.

À ce qu'on suppose, une putain ne peut pas être violée puisqu'elle viole déjà elle-même les normes de la chasteté.

Dans un cas de viol d'une prostituée, un juge néerlandais déclara en cour que «vu sa profession, le viol n'avait pas du lui faire grande impression.»*

*Extrait du quotidien néerlandais «Leidsch Dagblad», Diemen, 9 octobre 1985; titre de l'article : «Le juge : le viol fait moins à la prostituée».

Une recherche a révélé qu'aux Pays-Bas les policiers rangeaient le viol de prostituées comme le moins grave de tous les viols possibles. Le plus grave était selon eux un viol collectif par des hommes étrangers.

Le viol par un petit ami ou par un homme que la femme connaissait, de même que le viol d'une femme ivre, étaient

classés comme à peine plus graves que celui d'une prostituée.

Selon le chercheur, le viol est évalué en fonction des risques qu'a pris la femme, de par son comportement et étant donné le lieu où elle se trouvait. De façon significative, c'est l'évaluation de la police quand à la gravité d'un viol qui détermine principalement s'il sera ou non porté en justice.*

*Voir Ter Mors 1978. Des attitudes presque identiques ont été décrites pour la période médiévale par Otis, 1985, p.68-69.

Les prostituées ne savent que trop bien combien il est difficile pour une putain de prouver qu'elle a été violée. Et la seule présence au tribunal d'une prostituée connue est supposée mettre en péril la crédibilité d'une victime de viol.*

*Par exemple, lors d'un procès pour viol en Californie, l'avocate générale pria une prostituée connue de ne pas y assister, estimant que sa présence affaiblirait la crédibilité de sa cliente. La prostituée était une amie proche de la cliente, elle-même non prostituée; cette dernière, traumatisée, avait demandé au départ à son amie d'être là pour la soutenir affectivement (communication personnelle, 1984).

Etre identifiée ou simplement associée à l'impudicité (qu'elle soit sexuelle, raciale ou professionnelle) est considéré comme un signe de souillure et par conséquent de disponibilité. Cette «vision fort manichéenne de la fille qui ne peut être que pure ou publique» (Rossiaud, 1976, p.297), attestée au XVe siècle comme à l'époque moderne, permet de fermer les yeux sur la violence des hommes contre des femmes prétendument impudiques et de rejeter sur elles la faute de toute agression subie. Bien entendu, il peut s'agir de n'importe quelle femme dont la vertu est mise en cause. La liberté

des hommes n'est en rien tronquée par les codes de chasteté qui régissent les femmes; au contraire, les contraintes sexuelles imposées aux femmes sont l'épine dorsale des prérogatives sexuelles masculines.

Mais les hommes peuvent subir l'oppression raciste, classiste ou homophobe. Fort heureusement, il est reconnu que ces injustices résultent de préjugés qui ne sont pas des preuves, du moins dans les pays où existent des mouvements démocratiques puissants, comme les Pays-Bas.

Par exemple, associer le viol aux hommes noirs est un préjugé profondément ancré, mais l'identité raciale ne serait pas explicitement admise comme preuve de culpabilité devant un tribunal.

Par contre, il est fréquent que le statut sexuel d'une femme soit pris en compte eu égard à la fiabilité de son témoignage.

Depuis quelques années, grâce aux luttes féministes, ce genre d'information tend à passer du statut de preuve à celui de préjugé.

Il n'en reste pas moins que nombre de tribunaux ont encore tendance à tenir la victime d'un viol pour responsable du crime du violeur.*

*Pour une analyse des tribunaux et des jugements prononcés dans quarante-huit affaires de viol au Pays-Bas entre 1980 et 1984, voir Leuw, 1985, pp.212-234.

Selon cette étude, la victime est «estimée entièrement innocente» dans la majorité des cas où le violeur est considéré comme «malade» (psychologiquement irresponsable) ou «mauvais» (sans moralité). Les viols collectifs entrent dans la catégorie «mauvais». Toutefois, dans 25% des cas, le violeur est considéré comme «normal» (par exemple c'est un séducteur manqué) et on cherche alors souvent chez la victime une corresponsabilité. Certains avocats néerlandais affirment aussi la corresponsabilité de la victime dans le cas de viols considérés comme «liés aux normes» d'une sous-culture (2 cas sur 48).

On voit que les caractéristiques du violeur et les circonstances ou le contexte culturel du viol,

influent sur les décisions de la cour. L'auteur souligne que les tribunaux des Pays-Bas ont beaucoup moins tendance que ceux d'autres pays à prétendre à la corresponsabilité de la victime de viol.

La souillure ultime consiste en la mort par meurtre ou maladie.

Là encore, l'impudicité est censée être la cause de la dépravation ou de la pollution fatales. Notamment, l'impudicité sexuelle attribuée aux prostituées et aux hommes homosexuels est perçue comme un choix chargé de vulnérabilité honteuse. La violence, la maladie et à l'extrême, la mort sont considérées comme la conséquence et le châtiment du danger auquel on s'est soi-même exposé. Le meurtre d'une prostituée ou d'un homme gay est pensé comme «meurtre de la prostitution» ou «meurtre homosexuel». La putain et l'homme gay sont vus comme complices de leur propre destruction. Un cas qui a fait grand bruit fut le meurtre en Italie de Pier Paolo Pasolini, réalisateur de films et écrivain homosexuel brillant et très contesté. Le procès et le scandale entourant l'affaire se concentrèrent autant sinon plus, sur Pasolini que sur son assassin. «C'est difficile de donner un jugement à froid sur Pasolini», disait un homme de théâtre après sa mort (propos recueillis par F. Laurent, 1975, p.8). Les déclarations du meurtrier servirent à soulever une série de doutes, d'hypothèses et de «révélation» sur Pasolini, qui aurait fait des avances homosexuelles au jeune tueur. De même, le meurtre d'une prostituée incrimine autant sa propre réputation que l'acte du criminel. Les victimes de l'infâme tueur en série Jack l'Eventreur ont été présentées dans la presse comme étant des prostituées, en réalité, certaines l'étaient, d'autres non.

Les journaux étaient remplis du passé sexuel des victimes, comme pour mettre en garde les autres femmes contre les périls de l'impudicité sexuelle.* Il est révélateur qu'on n'exprimait de préoccupation que pour le danger encouru par les non-prostituées. Cent ans plus tard, des meurtres de putains à Leeds, Los Angeles et Seattle ont été pris à la légère jusqu'à ce que des femmes non-prostituées soient tuées par le même agresseur. Le meurtre des putains n'inquiète, ne désole ni ne scandalise la société dominante. Bien plutôt, il permet au public de se dissocier davantage des putains et il renforce l'idée que l'impudicité est un crime qui mérite la peine de mort. En résumé, disons qu'avoir eu des expériences sexuelles et/ou subi des sévices est perçu à la fois comme cause et comme symptôme de l'impudicité féminine. Et nous avons vu que la maladie aussi, en particulier mais pas seulement les maladies sexuellement transmissibles, peut être perçue comme cause, symptôme et châtiment de l'impudicité. Que ces réalités sociales lourdes de sens mènent au plaisir, à la souffrance ou à la mort, elles sont souvent interprétées comme souillure et censées justifier une stigmatisation permanente. S'agissant de violence et de maladie, les hommes homosexuels occupent dans la société une position parallèle à celle des prostituées mais en tant qu'hommes, ils ne sont pas exposés au stigmate de putain. Pour les femmes, le stigmate de putain est la marque qui les incrimine pour leur expérience de vie, pour les sévices sexistes et pour leur vulnérabilité d'être humain.